

**Manuel de recherche  
en sciences sociales**



Jacques Marquet

Luc Van Campenhoudt

Raymond Quivy

# **Manuel de recherche en sciences sociales**

6<sup>e</sup> édition

**ARMAND COLIN**

La précédente édition de cet ouvrage est parue en 2017 chez Dunod Éditeur.



Pour aller plus loin et mettre toutes les chances de votre côté, des ressources complémentaires sont disponibles sur le site [www.dunod.com](http://www.dunod.com).

Connectez-vous à la page de l'ouvrage (grâce aux menus déroulants, ou en saisissant le titre, l'auteur ou l'ISBN dans le champ de recherche de la page d'accueil). Sur la page de l'ouvrage, sous la couverture, cliquez sur le lien « LES + EN LIGNE ».

Illustration de couverture : © Shutterstock

Mise en pages : Nord Compo

Le pictogramme qui figure ci-contre mérite une explication. Son objet est d'alerter le lecteur sur la menace que représente pour l'avenir de l'écrit, particulièrement dans le domaine de l'édition technique et universitaire, le développement massif du photocopillage.

Le Code de la propriété intellectuelle du 1<sup>er</sup> juillet 1992 interdit en effet expressément la photocopie à usage collectif sans autorisation des ayants droit. Or, cette pratique s'est généralisée dans les établissements

d'enseignement supérieur, provoquant une baisse brutale des achats de livres et de revues, au point que la possibilité même pour

les auteurs de créer des œuvres nouvelles et de les faire éditer correctement est aujourd'hui menacée.

Nous rappelons donc que toute reproduction, partielle ou totale, de la présente publication est interdite sans autorisation de l'auteur, de son éditeur ou du

Centre français d'exploitation du droit de copie (CFC, 20, rue des Grands-Augustins, 75006 Paris).



© Armand Colin, 2022

Armand Colin est une marque de  
Dunod Éditeur, 11 rue Paul Bert, 92240 Malakoff  
[www.dunod.com](http://www.dunod.com)

ISBN : 978-2-200-63395-0

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

# Avant-propos à la sixième édition

Comparativement à la cinquième édition du *Manuel* où les changements par rapport à l'édition précédente avaient été particulièrement nombreux, ils sont dans cette sixième édition plus limités. Pour l'essentiel, ils portent sur trois points : une plus grande attention est accordée aux enjeux éthiques de la recherche en sciences sociales ; la partie consacrée à l'observation, ou travail de terrain, a été significativement enrichie ; la conclusion a été retravaillée.

Le *Manuel* n'est pas un ouvrage d'éthique, ni même d'éthique de la recherche ; il reste un ouvrage de méthode. Néanmoins, il nous paraît aujourd'hui indispensable d'attirer l'attention des jeunes chercheuses et chercheurs sur les enjeux éthiques que soulève toute recherche et, nous osons insister, qui se posent tout au long de la recherche. C'est la raison pour laquelle, contrairement à d'autres ouvrages<sup>1</sup> qui consacrent un chapitre spécifique aux enjeux éthiques, nous avons pris l'option de les appréhender étape par étape, afin de souligner que la préoccupation éthique doit rester permanente et ne peut se régler une fois pour toutes. La diversité des épistémologies, des méthodologies et des techniques mobilisables en sciences humaines et sociales rend sans doute illusoire l'idée d'aborder l'ensemble des questions éthiques qui pourraient se poser ; nous avons cependant veillé à discuter les plus fréquentes d'entre elles.

Deux préoccupations principales nous ont conduits à enrichir l'offre méthodologique en matière d'observation et de travail de terrain (étape 5) : d'une part, le souci de proposer des méthodes plus adaptées à de nouveaux publics moins accessibles par les méthodes

---

1. Comme S. Gaudet et D. Robert, *L'Aventure de la recherche qualitative. Du questionnement à la recherche scientifique*, Ottawa, Les presses de l'Université d'Ottawa, 2018.

plus conventionnelles, comme les enfants ou les personnes souffrant de troubles mentaux graves ; d'autre part, le souci de prendre davantage en considération la dimension spatiale de la vie collective et des relations sociales. Nous remercions tout particulièrement nos collègues Laura Merla et Bérengère Nobels du projet MobileKids (CIRFASE-UCLouvain), Vincent Lorant et François Wyngaerden du projet Morpheus (IHS-UCLouvain), ainsi que tous les autres chercheurs de ces deux équipes de recherche qui nous ont rendus plus sensibles à ces préoccupations.

Enfin nous avons souhaité combler une lacune dans l'étape « Les conclusions » en insistant sur l'intérêt de procéder à l'enquête sur l'enquête, c'est-à-dire la « méta-analyse », consistant à prendre pour objet le déroulement de l'enquête elle-même, pour tout à la fois mieux cerner la portée et les limites des résultats engrangés, et apporter un surcroît d'enseignements sur l'objet de la recherche et donc sur la réponse apportée à la question de recherche. Ce développement a entraîné une modification de la structure de cette étape.

Outre ces principales modifications, de multiples changements plus mineurs ont été apportés à plusieurs endroits du *Manuel*. Pour ne pas alourdir l'ouvrage avec les nouveaux ajouts, on a procédé à la suppression ou à l'allègement de quelques passages qui ne nous semblaient pas indispensables.

# Avant-propos à la cinquième édition

Chaque nouvelle édition du *Manuel* a apporté des améliorations substantielles afin de l'adapter de manière continue aux besoins des étudiants, jeunes chercheurs et enseignants en sciences sociales. Ces besoins évoluent avec le contexte sociétal, dont la transformation rapide impose un renouvellement des thématiques. En même temps, les outils méthodologiques se développent (grâce notamment à l'informatique et au numérique) et les chercheurs doivent être en mesure d'en tirer profit.

Les nombreux changements apportés au fil des éditions successives risquaient toutefois de mettre en péril la cohérence d'ensemble de l'ouvrage. C'est pourquoi, dans cette cinquième édition, un premier souci a été de la renforcer. Tout d'abord, deux mêmes recherches concrètes accompagnent désormais le lecteur tout au long des étapes, depuis la problématique jusqu'à l'analyse des informations. La première illustre la mise en œuvre de méthodes dites quantitatives, la seconde de méthodes dites qualitatives. De cette manière, le lecteur peut mieux saisir le processus de recherche dans sa continuité. Les problèmes inhérents à toute recherche sont abordés au plus près de la réalité, au moment où ils se présentent. Les thèmes de ces deux recherches, très actuels, ne figuraient pas dans les premières éditions : les comportements face au risque de contamination par le VIH dans les rapports sexuels et la participation des citoyens à une action collective. D'autres illustrations jalonnent ce livre, sur les attentes à l'égard de la justice ou sur les relations entre professionnels de la médecine psychiatrique et du droit dans le travail en réseau jusqu'aux deux applications en fin d'ouvrage, qui synthétisent l'ensemble de la démarche, dont l'une, inédite elle aussi, sur le rapport au corps dans les soins infirmiers.

Regroupées autour de thématiques ayant trait à différents aspects de la vie en société à partir de situations concrètes susceptibles de toucher

chacun au cœur de sa propre existence, les enquêteurs comme les personnes enquêtées, ces illustrations diversifiées sont toutes extraites de recherches réelles, auxquelles les auteurs ont eux-mêmes directement participé. Voir la réalité sociale en face est une exigence de la recherche en sciences sociales sur laquelle cette cinquième édition insiste plus que les précédentes.

Proximité et implication dans les thématiques n'empêchent pas de les aborder avec tout le recul et le sang-froid nécessaires, surtout lorsqu'on débute dans le métier. C'est pourquoi la démarche exposée ici reste très progressive, chaque opération étant soigneusement détaillée, pas à pas. Pour des raisons pédagogiques, la démarche se présente comme essentiellement déductive, où l'on progresse de la théorisation vers le terrain plutôt que l'inverse. Même lorsque le chercheur adopte une démarche inductive, où il part du terrain pour progresser vers la théorisation, il a besoin, surtout s'il se forme encore et débute seulement, de décomposer les étapes, et les multiples opérations qu'elles comportent, d'y mettre de l'ordre pour s'y retrouver.

Le *Manuel* part du principe que, dans le déroulement de la plupart des recherches concrètes, déduction et induction ne s'opposent pas, mais se complètent. Il en va de même pour ce qui concerne les méthodes quantitatives et qualitatives, qui sont souvent mobilisées de manière complémentaire et dans des proportions variables, au sein d'un même projet de recherche. Le lecteur s'en apercevra au fur et à mesure de sa progression dans le *Manuel*. Même s'il opte pour une démarche clairement inductive, les étapes, les outils et les indications repris dans ces pages constitueront pour lui de précieux repères. (...)

Le développement de certaines illustrations de cette cinquième édition implique l'exposé de quelques opérations techniques de base aussi bien quantitatives que qualitatives. Ces explications sont indispensables pour saisir le processus de recherche en situation réelle et restent rédigées de manière aussi claire et pédagogique que possible. La formation proposée par le *Manuel* devenue plus robuste et consistante, il est désormais possible de faire des exercices sur des données et informations concrètes, soit individuellement, soit collectivement, en salle de cours. Pour ceux qui souhaitent s'exercer directement, par eux-mêmes ou avec leur enseignant, au travail d'analyse des informations, cette nouvelle édition comporte, pour la première fois, un complément numérique accessible en ligne<sup>1</sup>. Ce complément propose un ensemble de matériaux aussi bien quantitatifs que qualitatifs, extraits des recherches exposées

---

1. Ce complément numérique est accessible sur le site des éditions Dunod, à partir de la fiche de présentation de cet ouvrage.

dans ces pages, ainsi que des indications portant sur la manière de tirer le meilleur profit des exercices. L'utilisation du *Manuel* sans recours à ce complément numérique reste possible comme précédemment ; il s'agit d'une proposition que le lecteur peut exploiter ou non selon ses besoins et ses ambitions.

D'autres améliorations ont été apportées au fil des pages, notamment les ressources disponibles sur Internet pour la phase exploratoire ainsi que pour l'analyse des informations, et une actualisation des bibliographies spécialisées afférentes aux différentes étapes de la démarche.

Pour éviter que ces améliorations et ajouts n'alourdissent le texte, on a allégé plusieurs passages moins utiles ou redondants. Comme dans les éditions précédentes, on a également opté pour le genre masculin (« le chercheur », « l'enseignant », « l'étudiant »...) au sens épiciène, c'est-à-dire non marqué par le genre et qui peut donc désigner aussi bien une femme qu'un homme. À une exception près toutefois : la recherche sur le rapport au corps dans les soins infirmiers présentée en fin d'ouvrage, où la dimension de genre et de sexe est centrale et doit être soulignée. (...)

Avec cette cinquième édition, plus complète et équilibrée, mais toujours aussi pédagogique et pratique que les précédentes, le *Manuel* est, plus que jamais, un guide et compagnon précieux pour l'étudiant et le jeune chercheur en sciences sociales.



# Objectifs et démarche

## 1. Les objectifs

### 1.1 Objectifs généraux

La recherche en sciences sociales suit une démarche analogue à celle du chercheur de pétrole. Ce n'est pas en forant n'importe où que celui-ci trouvera ce qu'il cherche. Au contraire, le succès d'un programme de recherche pétrolière dépend de la démarche suivie. Étude des terrains d'abord, forage ensuite. Cette démarche nécessite le concours de nombreuses compétences différentes. Des géologues détermineront les zones géographiques où la probabilité de trouver du pétrole est la plus grande ; des ingénieurs concevront des techniques de forage appropriées que des techniciens mettront en œuvre.

On ne peut attendre du responsable de projet qu'il maîtrise dans le détail toutes les techniques requises. Son rôle spécifique sera de concevoir l'ensemble du projet et de coordonner les opérations avec un maximum de cohérence et d'efficacité. C'est à lui qu'incombera la responsabilité de mener à bien le dispositif global d'investigation.

Le processus est comparable en matière de recherche sociale. Il importe avant tout que le chercheur soit capable de concevoir et de mettre en œuvre un dispositif d'élucidation du réel, c'est-à-dire, dans son sens le plus large, une méthode de travail. Celle-ci ne se présentera jamais comme une simple addition de techniques qu'il s'agirait d'appliquer telles quelles, mais bien comme une démarche globale de l'esprit qui demande à être réinventée pour chaque travail.

Lorsqu'au cours d'un travail de recherche en sciences sociales, son auteur rencontre des problèmes majeurs qui compromettent la poursuite du projet, ce n'est pratiquement jamais pour des raisons d'ordre strictement technique. De nombreuses techniques peuvent s'apprendre assez rapidement et, en tout état de cause, il est toujours possible de solliciter

la collaboration ou au moins les conseils d'un spécialiste. Lorsqu'un chercheur professionnel ou débutant éprouve de grandes difficultés dans son travail, c'est presque toujours pour des raisons d'ordre méthodologique dans le sens où nous avons compris ce terme jusqu'ici. On entend alors invariablement : « Je ne sais plus où j'en suis », « J'ai l'impression que je ne sais même plus ce que je cherche », « Je n'ai aucune idée de la manière dont je dois m'y prendre pour continuer », « J'ai beaucoup de données... mais je ne vois pas du tout ce que je vais en faire » ou même, d'emblée, « Je ne sais vraiment pas par où commencer ».

Le présent ouvrage a été conçu pour aider tous ceux qui, dans le cadre de leurs études, ou de leurs responsabilités professionnelles ou sociales, souhaitent se former à la recherche en sciences sociales ou, plus précisément, entreprendre avec succès un travail de fin d'études ou une thèse, des travaux, des analyses ou des recherches dont l'objectif est de comprendre plus profondément et d'interpréter plus justement les phénomènes de la vie collective auxquels ils sont confrontés ou qui, pour une raison ou une autre, les interpellent.

La manière de l'utiliser dépendra des besoins spécifiques de chacun, en fonction des ambitions et du contexte de son travail. Pour qui s'engage dans une thèse de doctorat dans une discipline de sciences sociales, toutes les phases d'un processus de recherche scientifique devront être effectuées de manière approfondie. Qui effectue un travail de master moins ambitieux pourra s'appuyer utilement sur ce livre pour rassembler et traiter efficacement sa documentation et construire sa problématique, sans pour autant suivre de manière approfondie toutes les étapes dans toutes leurs implications.

L'ouvrage étant conçu comme un support de formation méthodologique au sens large, nous aborderons, dans un ordre logique, des thèmes tels que la formulation d'un projet de recherche, le travail exploratoire, la construction d'un plan d'investigation ou les critères de choix des techniques de recueil, de traitement et d'analyse des données. Ainsi, chacun pourra, le moment venu et en toute connaissance de cause, faire judicieusement appel à l'une ou à l'autre des nombreuses méthodes et techniques de recherche au sens strict afin d'élaborer lui-même, à partir d'elles, des procédures de travail correctement adaptées à son projet. Le moment venu, nous l'y aiderons.

## 1.2 Conception didactique

Sur le plan didactique, cet ouvrage est directement utilisable. Le lecteur qui le souhaite pourra, dès les toutes premières pages, appliquer à son propre travail les recommandations proposées. Les différentes parties

du *Manuel* peuvent être expérimentées soit par des apprentis chercheurs isolés, soit en groupe ou en salle de cours, avec l'encadrement critique d'un enseignant formé aux sciences sociales. Il est toutefois recommandé de le lire une première fois entièrement avant d'effectuer les travaux d'application, de manière à bien saisir la cohérence d'ensemble de la démarche et à appliquer les suggestions de manière souple, critique et inventive.

Une telle ambition peut sembler une gageure : comment peut-on proposer un manuel méthodologique dans un domaine de recherche où, chacun le sait, les dispositifs d'investigation varient considérablement d'une recherche à l'autre ? Ne court-on pas le risque d'imposer une image simpliste et très arbitraire de la recherche en sciences sociales ? Pour plusieurs raisons, nous pensons qu'une telle critique ne peut résulter ici que d'une lecture superficielle ou partielle de ce livre.

Celui-ci ne se présente pas comme une simple collection de recettes, mais comme un canevas général et très ouvert, au contenu directement applicable, dans le cadre duquel (et hors duquel !) les démarches concrètes les plus variées peuvent être mises en œuvre. S'il contient effectivement de nombreuses suggestions pratiques et des exercices d'application, ni les unes ni les autres n'entraîneront le lecteur sur une voie méthodologique précise et irrévocable. Ce livre est tout entier rédigé pour aider le lecteur à concevoir par lui-même une démarche de travail, non pour lui en imposer une à titre de canon universel. Il n'est donc pas un « mode d'emploi » qui impliquerait une application mécanique de ses différentes étapes. Il propose des repères et un cheminement pour que chacun puisse élaborer lucidement ses propres dispositifs méthodologiques, en fonction de ses propres objectifs.

Dans ce but – et c'est une deuxième précaution – les pages de cet ouvrage invitent constamment au recul critique et à la réflexion éthique, de sorte que le lecteur soit régulièrement amené à s'interroger avec lucidité sur le sens de son travail au fur et à mesure de sa progression. Les réflexions que nous lui proposons se fondent sur notre propre expérience de chercheurs, de formateurs d'adultes et d'enseignants. Elles sont donc forcément subjectives et inachevées. Nous espérons harmoniser ainsi les exigences d'une formation pratique qui réclame des outils méthodologiques précis et celles d'une réflexion critique qui discute leur portée et leurs limites.

De nombreux lecteurs de cet ouvrage ont suivi ou suivent en parallèle une formation théorique et ont la possibilité de discussions critiques avec un enseignant ou un chercheur formé aux sciences sociales. C'est évidemment l'idéal. D'autres, qui suivent une formation principale

dans une discipline différente ou qui n'ont pas un parcours scolaire conventionnel, n'ont pas ou difficilement cette possibilité. Notre ouvrage de méthode comporte à cet effet un certain nombre de ressources théoriques de base qui seront présentées au fur et à mesure de leur mobilisation dans le processus de recherche.

Une recherche en sciences sociales n'est donc pas une succession de méthodes et de techniques stéréotypées qu'il suffirait d'appliquer telles quelles et dans un ordre immuable. Le choix, l'élaboration et l'ordonnance des procédures de travail varient avec chaque recherche particulière. Dès lors – et c'est une troisième précaution – l'ouvrage est bâti sur de nombreux exemples réels. Certains d'entre eux seront mis plusieurs fois à contribution, de manière à faire bien apparaître la cohérence globale d'une recherche. Ils ne constituent pas des idéaux à atteindre, mais des repères et des applications dont chacun pourra s'inspirer.

Enfin – dernière précaution – ce livre se présente explicitement et sans ambiguïté comme un manuel de formation. Il est construit en fonction d'une idée de progression dans l'apprentissage. Par conséquent, la signification et l'intérêt de ses différentes étapes ne peuvent être correctement estimés si ces dernières sont extraites de leur contexte global. Certaines sont plus techniques, d'autres plus critiques. Quelques idées, peu approfondies au début de l'ouvrage, seront reprises et développées plus loin dans un autre contexte. Certains passages comportent des recommandations appuyées ; d'autres ne présentent que de simples suggestions ou un éventail de possibilités. Aucun d'eux ne donne à lui seul une image du dispositif global, mais chacun y occupe une place nécessaire.

### 1.3 « Recherche » en « sciences » sociales ?

Dans le domaine de la formation méthodologique qui nous occupe ici, on utilise souvent les mots « recherche » ou « science » avec une certaine légèreté et dans les sens les plus élastiques. On parlera par exemple de « recherche scientifique » pour qualifier les sondages d'opinion, les études de marché ou les diagnostics les plus banals, uniquement parce qu'ils ont été effectués par un service ou par un centre de recherche universitaire. On laisse entendre aux étudiants du premier niveau de l'enseignement supérieur, voire des dernières années de l'enseignement secondaire, que leurs cours de méthodes et techniques en recherche sociale les rendront à même d'adopter une « démarche scientifique » et de produire dès lors une « connaissance scientifique », alors qu'il est très difficile, même pour un chercheur professionnel et expérimenté,

de produire une connaissance véritablement nouvelle qui fasse progresser sa propre discipline.

Qu'apprend-on en fait, dans le meilleur des cas, au terme de ce que l'on qualifie communément de travail de « recherche en sciences sociales » ? À mieux comprendre les significations d'un événement ou d'une conduite, à faire intelligemment le point d'une situation, à saisir plus finement les logiques de fonctionnement d'une organisation, à réfléchir avec justesse aux implications d'une décision politique, ou encore à comprendre plus nettement comment telles personnes perçoivent un problème et à mettre en lumière quelques-uns des fondements de leurs représentations.

Tout cela mérite qu'on s'y attarde et que l'on s'y forme ; c'est à cette formation que notre livre s'est principalement consacré. Mais il s'agit rarement de recherches qui contribuent à faire progresser les théories, les méthodes et les apports fondamentaux des sciences sociales. Il s'agit d'études ou d'analyses, plus ou moins bien menées selon la formation du « chercheur », son imagination et les précautions dont il s'entoure pour mener ses investigations à terme. Ce travail peut apporter une précieuse contribution à la lucidité des acteurs sociaux sur leurs propres pratiques ou sur les événements et les phénomènes dont ils sont les témoins, mais il ne faut pas lui accorder un statut inapproprié.

Si cet ouvrage peut épauler certains lecteurs engagés dans des recherches d'une relative envergure, il vise aussi à aider ceux qui, malgré des ambitions plus modestes, sont néanmoins déterminés à étudier les phénomènes sociaux avec rigueur.

En sciences sociales, il faut se garder de deux travers opposés : un scientisme naïf consistant à croire que nous pouvons établir des vérités définitives et que nous pouvons adopter une rigueur *analogue* à celle des physiciens ou des biologistes ; ou, à l'inverse, un scepticisme qui nierait la possibilité même d'une connaissance scientifique. Nous savons à la fois plus et moins que ce qu'on laisse parfois entendre. Nos connaissances se construisent à l'appui de cadres théoriques et méthodologiques explicites, lentement élaborés, qui constituent un champ au moins partiellement structuré, et ces connaissances sont étayées par une observation des faits.

Nous voudrions mettre les qualités de curiosité, d'honnêteté intellectuelle, de rigueur et de lucidité en évidence. Si nous parlons de « recherche », de « chercheurs » et de « sciences sociales » au sujet de travaux aussi modestes qu'ambitieux, c'est par facilité, mais c'est aussi avec la conscience que ces termes peuvent paraître excessifs.

## 2. La démarche

### 2.1 Problèmes de méthode (le chaos originel... ou trois manières de mal commencer)

Au départ d'une recherche ou d'un travail, le scénario est pratiquement toujours identique. On sait vaguement que l'on veut étudier tel ou tel problème, par exemple le développement de sa propre région, le fonctionnement d'une entreprise ou d'une institution publique, l'introduction des nouvelles technologies à l'école, l'évolution de la criminalité, les comportements face à de nouvelles maladies ou à de nouveaux risques, les relations sociales dans une société multiculturelle ou les activités d'une association que l'on fréquente, mais on ne voit pas très bien comment aborder la question. On souhaite que ce travail soit utile et débouche sur des propositions concrètes, mais on a le sentiment de s'y perdre avant même de l'avoir réellement entamé. Voilà à peu près comment s'engagent la plupart des travaux d'étudiants, mais parfois aussi de chercheurs, dans les domaines qui relèvent de ce qu'on a coutume d'appeler les « sciences sociales ».

Ce chaos originel ne doit pas inquiéter ; bien au contraire. Il est la marque d'un esprit qui ne s'alimente pas de simplismes et de certitudes toutes faites. Le problème est d'en sortir sans trop tarder, et à son avantage.

Pour y parvenir, voyons tout d'abord ce qu'il ne faut surtout pas faire... mais que l'on fait hélas souvent : la fuite en avant. Elle peut prendre diverses formes parmi lesquelles nous n'aborderons ici que les plus courantes : la gloutonnerie livresque ou statistique, l'impasse aux hypothèses et l'emphase obscurcissante. Si nous nous attardons ici sur ce qu'il ne faut pas faire, c'est pour avoir vu trop d'étudiants et de chercheurs débutants se fourvoyer d'entrée de jeu dans les plus mauvaises voies. En consacrant quelques minutes à lire ces premières pages, vous vous épargnerez peut-être plusieurs semaines, voire plusieurs mois de travail harassant et, pour une large part, inutile.

#### *a. La gloutonnerie livresque ou statistique*

Comme son nom l'indique, la gloutonnerie livresque ou statistique consiste à se « bourrer le crâne » d'une grande quantité de livres, d'articles ou de données chiffrées en espérant y trouver, au détour d'un paragraphe ou d'une courbe, la lumière qui permettra de préciser enfin correctement et de manière satisfaisante l'objectif et le thème du travail que l'on souhaite effectuer. Cette attitude conduit inmanquablement au découragement, car l'abondance d'informations mal intégrées finit par embrouiller les idées.

Certes, la recherche en sciences sociales exige du chercheur qu'il lise beaucoup, notamment pour s'approprier les cadres de pensée et les outils de recherche indispensables, et pour maîtriser suffisamment son sujet. Mais, pour que ces lectures soient utiles et qu'il puisse les exploiter, il doit pouvoir en assimiler progressivement le contenu, le « digérer » au fur et à mesure, en quelque sorte.

S'il a tendance à progresser trop vite et trop superficiellement, à chercher l'abondance plutôt que la qualité, il lui faudra revenir en arrière, apprendre à réfléchir plutôt qu'à engloutir, à décongestionner son esprit de l'écheveau de chiffres et de mots qui l'étouffe et l'empêche de fonctionner de manière ordonnée et créative. Dans un premier temps, il est de loin préférable en effet de lire en profondeur peu de textes soigneusement choisis, d'interpréter judicieusement quelques données statistiques particulièrement parlantes, et d'en tirer des enseignements clairs et ordonnés avant d'aller de l'avant. À chaque phase du travail, il s'agit de se préoccuper d'abord de sa démarche, de manière à emprunter toujours le chemin le plus court et le plus simple afin d'obtenir le meilleur résultat.

### *b. L'impasse aux hypothèses*

L'impasse aux hypothèses consiste à se précipiter sur la collecte des données avant d'avoir formulé des hypothèses de recherche – nous reviendrons plus loin sur cette notion – et à se préoccuper du choix et de la mise en œuvre des techniques de recherche avant même de bien savoir ce que l'on cherche exactement et donc à quoi elles vont servir.

Il n'est pas rare d'entendre un étudiant déclarer qu'il compte faire une enquête par questionnaire auprès d'une population donnée alors qu'il n'a pas d'hypothèse de travail et, à vrai dire, ne sait même pas ce qu'il cherche. On ne peut choisir une technique d'investigation que si l'on a une idée de la nature des données à recueillir. Cela implique que l'on commence par bien définir son projet.

Cette forme de fuite en avant est courante et encouragée par la croyance que l'usage de techniques de recherche consacrées détermine la valeur intellectuelle et le caractère scientifique d'un travail. Mais à quoi bon mettre correctement en œuvre des techniques éprouvées si elles servent un projet flou et mal défini ? D'autres pensent qu'il suffit d'accumuler un maximum d'informations sur un sujet et de les soumettre à diverses techniques d'analyse statistique pour découvrir la réponse aux questions qu'ils se posent. Ils s'enfoncent ainsi dans un piège dont les suites peuvent les couvrir de ridicule. Par exemple, pour un travail de fin d'études, un étudiant qui avait enregistré toutes

les discussions des enseignants lors du conseil de classe de fin d'année pour découvrir les arguments les plus souvent employés pour évaluer la capacité des élèves, ayant soumis le tout à un programme d'analyse hautement sophistiqué, a obtenu des résultats inattendus : « et », « de », « euh », « capable », « mais », etc. étaient les termes les plus utilisés !

### *c. L'emphase obscurcissante*

Ce troisième défaut est fréquent chez les chercheurs débutants qui sont impressionnés et intimidés par leur nouvelle fréquentation des universités ou des écoles supérieures et par ce qu'ils pensent être la Science. Pour s'assurer une crédibilité, ils croient utile de s'exprimer de manière pompeuse et inintelligible et, le plus souvent, ils ne peuvent s'empêcher de raisonner de la même manière.

Deux caractéristiques dominent leurs projets de recherche ou de travail : l'ambition démesurée et la confusion. Tantôt c'est la restructuration industrielle de leur région qui en semble l'enjeu ; tantôt l'avenir de l'enseignement ; tantôt c'est rien moins que le destin du tiers-monde qui paraît se jouer dans leurs puissants cerveaux.

Ces déclarations d'intention s'expriment dans un jargon aussi creux qu'emphatique qui cache mal l'absence de projet de recherche clair et intéressant. La première tâche de celui qui encadre ce genre de travail sera d'aider son auteur à remettre les pieds sur terre et à faire preuve de plus de simplicité et de clarté. Pour vaincre ses réticences éventuelles, il faut lui demander systématiquement de définir tous les mots qu'il emploie et d'expliquer toutes les phrases qu'il formule, de sorte qu'il se rende vite compte qu'il ne comprend rien lui-même à son propre charabia.

Dans le domaine qui nous occupe, plus que dans n'importe quel autre, il n'est de bon travail qui ne soit une quête honnête de la vérité. Non pas la vérité absolue, établie une fois pour toutes par les dogmes, mais celle qui se remet toujours en question et s'approfondit sans cesse par le désir de comprendre plus justement le réel dans lequel nous vivons et que nous contribuons à produire.

Cela suppose que, loin de se laisser guider par ses idées préconçues et de chercher à les démontrer à tout prix, l'apprenti chercheur accepte de se laisser surprendre par ses propres investigations et de voir ses schémas de pensée déstabilisés au fil de son travail. Cet état d'esprit n'est pas simplement affaire de bons sentiments ; il est surtout affaire de méthode. En effet, c'est en respectant certains principes méthodologiques qu'il se placera lui-même dans une situation favorable à la découverte, voire à la surprise. Nous y reviendrons.

En attendant, dès l'entame de sa recherche, chacun devrait s'imposer le petit exercice consistant à expliquer clairement les mots qu'il a utilisés et les phrases qu'il a rédigées dans le cadre du travail qui débute, et à s'assurer que ces écrits sont dépourvus d'expressions empruntées et de déclarations creuses et présomptueuses. Bref qu'il se comprenne bien lui-même.

Après avoir examiné diverses manières de mal commencer un travail de recherche, voyons maintenant comment lui assurer un bon départ et le mettre sur une bonne voie. À l'aide de schémas, nous évoquerons d'abord les principes majeurs de la démarche scientifique et présenterons les étapes de leur mise en œuvre.

## 2.2 Les étapes de la démarche

Une démarche est une manière de progresser vers un but. Chaque recherche est une expérience singulière. Chacune est un processus de découverte qui se déroule dans un contexte particulier au cours duquel le chercheur est confronté à des contraintes, doit s'adapter avec souplesse à des situations imprévues au départ, est amené à faire des choix qui pèseront sur la suite de son travail. Pour autant, il ne s'agit pas de procéder n'importe comment, selon sa seule intuition ou les seules opportunités du moment. Dès lors que l'on prétend s'engager dans une recherche en sciences sociales, il faut « de la méthode ». Cela signifie essentiellement deux choses : d'une part, il s'agit de respecter certains principes généraux du travail scientifique ; d'autre part, il s'agit de distinguer et de mettre en œuvre de manière cohérente les différentes étapes de la démarche. En mettant davantage l'accent sur la démarche que sur les méthodes particulières, notre propos a une portée générale et peut s'appliquer à toute forme de travail en sciences sociales. Quels sont donc les principes et les étapes d'une recherche en sciences sociales ?

Dans son livre *La Formation de l'esprit scientifique* (Paris, Librairie philosophique J. Vrin, 1965), G. Bachelard a résumé la démarche scientifique en quelques mots : « Le fait scientifique est conquis, construit et constaté. » La même idée structure l'ensemble de l'ouvrage *Le Métier de sociologue* de P. Bourdieu, J.-C. Chamboredon et J.-C. Passeron (Paris, Mouton, Bordas, 1968). Les auteurs y décrivent la démarche comme un processus en trois actes dont l'ordre doit être, selon eux, respecté. C'est ce qu'ils appellent la hiérarchie des actes épistémologiques. Ces trois actes sont la rupture, la construction et la constatation (ou expérimentation).

Ce manuel présente ces actes de la démarche scientifique en sciences sociales sous la forme de sept étapes à parcourir. Dans chacune d'elles seront décrites les opérations à entreprendre pour atteindre la suivante et progresser d'un acte à l'autre, comme dans une pièce de théâtre classique, en trois actes et sept tableaux.

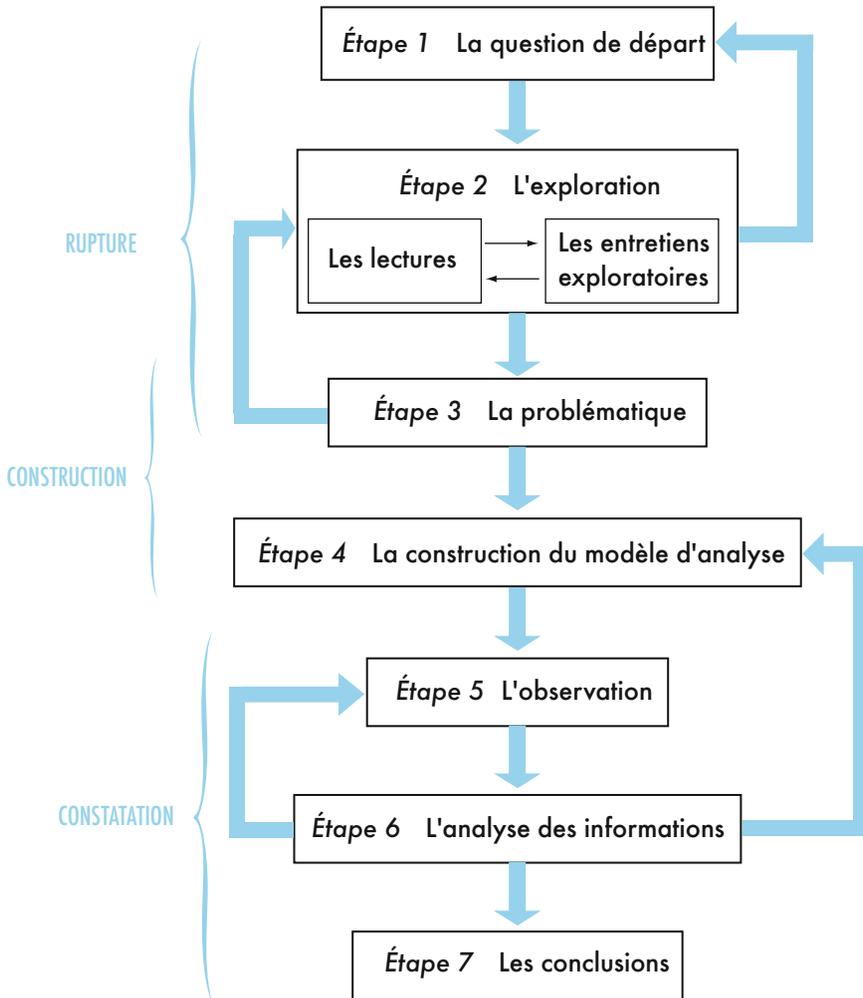
Cette présentation de la méthode comme une succession d'étapes correspond à une conception déductive de la démarche méthodologique. Dans une démarche déductive, en effet, une construction théorique élaborée précède les observations de terrain ou le recueil de données. Le particulier est déduit du général. Dans une démarche inductive, au contraire, les concepts et hypothèses continuent d'être élaborés en cours d'observation, dans un processus de généralisation progressive. Le général est induit par le particulier.

Ce choix ne signifie pas que la démarche déductive serait intrinsèquement supérieure ou plus « scientifique » que la démarche inductive, ni même qu'elle serait plus courante. La plupart des recherches concrètes combinent d'ailleurs, de manière équilibrée, une part de déduction et une part d'induction. Notre choix est d'abord et essentiellement pédagogique. Se former à quelque métier ou art que ce soit, par exemple la menuiserie ou la musique, suppose d'en apprendre d'abord les gestes de base, un à un et étape par étape, avant d'être capable de les maîtriser simultanément et dans des combinaisons variées. Il en est de même pour la recherche en sciences sociales. Procéder dans un premier temps selon une démarche déductive oblige le chercheur débutant à expliciter au fur et à mesure les différentes phases de son travail et de sa progression, sans tout mélanger et sans s'y perdre. Cela lui permet de saisir combien ce qu'il décide et réalise à chacune des étapes engage, souvent de manière irréversible (par exemple dans le cas de l'utilisation d'un questionnaire d'enquête standardisé), la suite de son travail. Cela l'aide enfin à apprendre à articuler valablement son approche théorique et son travail d'observation ou de terrain, articulation souvent défailante dans des recherches inductives menées par des chercheurs manquant de métier.

Au fur et à mesure que les gestes et opérations de base seront bien acquis, nous ferons place, dans les pages qui suivent, à la démarche inductive, à ses principes et à sa conduite.

Le schéma ci-dessous montre les correspondances entre les étapes et les actes de la démarche. Pour des raisons didactiques, les actes et les étapes sont présentés comme des opérations séparées et dans un ordre séquentiel. En réalité, une recherche concrète n'est pas aussi mécanique et linéaire, les différents actes et les différentes étapes interagissent de manière constante. C'est pourquoi des boucles de rétroaction seront

introduites dans le schéma afin de symboliser les interactions entre les différentes étapes de la recherche.



### a. Les trois actes de la démarche

Pour comprendre l'articulation des étapes d'une recherche aux trois actes de la démarche scientifique, il nous faut tout d'abord dire quelques mots des principes que ces trois actes renferment et de la logique qui les unit.

#### ■ La rupture

Si nous choisissons de traiter un sujet donné, c'est parce qu'il nous intéresse. Nous en avons presque toujours une connaissance préalable et souvent une expérience concrète. Peut-être même sommes-nous

désireux de réaliser notre recherche pour mettre au jour un problème social ou pour défendre une cause qui nous tient à cœur. Un futur travailleur social qui a fait un stage dans une école dite « difficile » peut souhaiter étudier la violence scolaire à laquelle il a été confronté et contribuer ainsi à la recherche de modes d'intervention adéquats. Un étudiant en sociologie militant dans une association de prévention du VIH (virus du Sida) peut vouloir étudier les processus de discrimination auxquels sont exposées certaines catégories de personnes contaminées. Un étudiant ou une étudiante dont un des parents est un professionnel de la justice peut vouloir mettre à profit sa proximité avec l'univers judiciaire pour réaliser son travail de fin d'études. Une future politologue engagée dans un parti politique dominé par les hommes pourrait s'intéresser aux conditions de participation des femmes à la vie des partis. Les exemples sont innombrables.

Cette implication personnelle dans le sujet envisagé peut aller du simple intérêt à l'engagement militant. Même lorsqu'un jeune chercheur est engagé pour travailler sur un sujet vis-à-vis duquel il se sentait précédemment indifférent, il est extrêmement peu probable qu'il n'ait pas déjà quelques « petites idées » sur le sujet et que son intérêt pour la question ne se développe vite. La particularité des sciences sociales est d'ailleurs qu'elles étudient des phénomènes (comme la famille, l'école, le travail, les relations interculturelles, les inégalités sociales, le pouvoir, etc.) dont chacun a déjà, le plus souvent, une expérience préalable, sinon directe, au moins indirecte.

Cet intérêt, cette connaissance et cette expérience ne sont pas *a priori* une mauvaise chose, au contraire. On ne part pas de rien, on a quelques idées intéressantes, on connaît parfois déjà des choses très pointues sur le sujet, on connaît des personnes qui peuvent nous informer et nous aider à nouer des contacts utiles, on a peut-être même déjà lu des textes intéressants sur le sujet et, surtout, on est animé par une plus ou moins forte motivation. Mais en même temps, cet intérêt, cette connaissance et cette expérience recèlent quelques dangers et peuvent présenter des inconvénients.

Certains de ces dangers sont inhérents à l'implication personnelle et au système de valeurs du chercheur lui-même. Tous les groupes humains, y compris ceux dont les étudiants et les chercheurs en sciences sociales font partie (classes sociales, proches et amis, collègues de même formation supérieure, etc.), partagent un certain nombre d'idées sur eux-mêmes et sur les autres. Ces idées sont fonctionnelles pour ces « groupes d'appartenance ». Elles sont souvent simplistes et classent les gens dans des catégories qui ne vont pas de soi, mais à partir

desquelles on aura tendance à expliquer les comportements des uns et des autres. Par exemple, on expliquera trop vite un comportement collectif de croyants par la nature de leur religion sans rechercher les facteurs socio-économiques et politiques qui expliquent l'usage social qui est fait aujourd'hui de la religion. Ou encore, on partira du préjugé que tel comportement est « anormal » parce qu'il n'est pas « rationnel » au regard des finalités et des valeurs que nous trouvons « raisonnables » et « normales ».

Lorsque nous abordons l'étude d'un sujet quelconque, notre esprit n'est pas vierge ; il est chargé d'un amoncellement d'images, de croyances, d'aspirations, de schémas d'explication plus ou moins inconscients, de souvenirs d'expériences agréables ou douloureuses, à la fois collectives et personnelles, qui préforment notre approche de ce sujet. Ce préformatage est déjà présent dans le fait que c'est ce sujet-là et pas un autre qui a été choisi ; il est susceptible de marquer la recherche dans toutes ses étapes. Il faut donc être vigilant. Légion sont les mémoires, thèses, et travaux de fin d'études (TFE) où l'auteur ne parvient pas à prendre suffisamment de recul avec sa propre expérience et avec ses propres catégories de pensée *a priori*.

C'est pour insister énergiquement sur cette nécessité de prendre du recul avec les idées préconçues autant qu'avec les catégories de pensées du sens commun, c'est-à-dire celles qui sont généralement admises dans une collectivité donnée (par exemple une société nationale, une communauté confessionnelle ou une catégorie professionnelle) que certains auteurs parlent carrément de *rupture épistémologique*, soit de rupture dans l'acte de connaissance. Pour eux, notamment G. Bachelard, il doit y avoir rupture radicale entre le sens commun et ses préjugés d'une part et la connaissance scientifique d'autre part.

Pour d'autres, comme A. Giddens ou J. Habermas, parler de rupture épistémologique présente le double inconvénient de disqualifier injustement le sens commun ou les savoirs ordinaires et d'instaurer une séparation trop stricte entre la « non-science » (ici du social) et la « science » (du social). Pour I. Stengers (*L'Invention des sciences modernes*, Paris, Flammarion, 1995), il serait plus judicieux de parler de « démarcation » que de rupture. Aujourd'hui, nombreux sont les scientifiques en sciences sociales qui considèrent qu'il y a davantage continuité que rupture entre le sens commun et la connaissance produite par les scientifiques dans ces disciplines. Ce qu'on appelle le « sens commun » est d'ailleurs régulièrement le fait de personnes et de groupes très bien informés sur certaines questions et souvent très instruits. Plusieurs ouvrages, auxquels les lecteurs peuvent se référer,

discutent de cette question (voir notamment A.P. Pires, « De quelques enjeux épistémologiques d'une méthodologie générale pour les sciences sociales », dans Poupard *et al.*, *La Recherche qualitative*, Montréal, Paris, Casablanca, Gaëtan Morin Éditeur, 1997). Plus encore, certains dont nous sommes estiment que la connaissance scientifique, notamment sociologique, a tout intérêt à mobiliser les connaissances et compétences intellectuelles des acteurs dans le processus même de recherche, à condition de mettre en œuvre des méthodes adéquates et rigoureuses (voir en particulier L. Van Campenhout, J.-M. Chaumont et A. Franssen, *La Méthode d'analyse en groupe*, Paris, Dunod, 2005).

Même si l'on se place dans l'optique d'une continuité entre le sens commun et les connaissances scientifiques, il n'en reste pas moins que, pour constituer des connaissances valides du point de vue des sciences sociales, ces connaissances doivent être produites selon certaines règles et certaines procédures rigoureuses auxquelles le sens commun n'est pas tenu (problématique argumentée, définition précise des concepts, mise à l'épreuve d'hypothèses, constitution d'échantillon, observations systématiques, etc.). C'est ce caractère méthodologique construit – voir ci-dessous – qui confère à la connaissance scientifique sa validité propre, à laquelle le sens commun ne saurait prétendre dans les sciences sociales comme dans les autres disciplines. C'est pourquoi certains parleront plutôt de *rupture méthodologique*.

Les termes du débat étant posés, à ce stade-ci toutefois, s'agissant généralement pour le lecteur d'un premier contact avec la méthodologie de la recherche, nous avons conservé le terme assez carré de *rupture*, sans le qualifier, pour bien marquer l'importance de ce recul réflexif, la nécessité de prendre conscience du poids énorme que peuvent avoir nos idées préconçues sur la qualité de nos recherches et l'exigence d'une construction méthodologique rigoureuse de la démarche de connaissance. Il s'agit ici d'un choix essentiellement pédagogique.

### ■ *La construction*

La rupture ou, moins radicalement dit, la démarcation ne s'obtient pas seulement dans le recul réflexif. Elle se concrétise positivement dans le deuxième acte de la recherche en sciences sociales, celui de la construction, qui consiste à reconsidérer le phénomène étudié à partir de catégories de pensée qui relèvent des sciences sociales, à se référer à un cadre conceptuel organisé susceptible d'exprimer la logique que le chercheur suppose être à la base du phénomène. Il s'agit de « reconstruire » les phénomènes sous un autre angle qui est défini par des concepts théoriques relevant des sciences sociales. C'est grâce à ce cadre théorique que le chercheur peut construire des propositions explicatives

du phénomène étudié et prévoir le plan de recherche à installer, les opérations à mettre en œuvre et le type de conséquences auxquelles il faut logiquement s'attendre au terme de l'observation. Il ne peut y avoir, en sciences sociales, de constatation fructueuse sans construction d'un cadre théorique de référence. On ne soumet pas n'importe quelle proposition à l'épreuve des faits. Les propositions explicatives doivent être le produit d'un travail rationnel fondé sur la logique et sur un système conceptuel valablement constitué (cf. J.-M. Berthelot, *L'Intelligence du social*, Paris, PUF, 1990, p. 39).

### ■ *La constatation*

Une proposition n'a droit au statut scientifique que dans la mesure où elle est susceptible d'être vérifiée par des informations sur la réalité concrète. Cette mise à l'épreuve des faits est appelée constatation ou expérimentation. Elle correspond au troisième acte de la démarche.

### *b. Les sept étapes de la démarche*

Les trois actes de la démarche scientifique ne sont pas indépendants les uns des autres. Ils se constituent au contraire mutuellement. Ainsi, par exemple, la rupture ne se réalise pas uniquement en début de recherche ; elle se poursuit dans et par la construction. En revanche, elle ne peut se passer des étapes initiales correspondant principalement à la rupture. Tandis que la constatation puise sa valeur dans la qualité de la construction.

Dans le déroulement concret d'une recherche déductive, les trois actes de la démarche scientifique sont réalisés au cours d'une succession d'opérations, regroupées ici en sept étapes. Pour des raisons didactiques, le schéma ci-avant distingue de manière précise les étapes les unes des autres. Cependant, des boucles de rétroaction rappellent que ces différentes étapes sont, en réalité, en interaction permanente, ce que nous ne manquerons pas de montrer à chaque occasion. Nous mettrons l'accent sur l'enchaînement des opérations et la logique qui les relie.

Pour servir d'outil de formation, un manuel tel que celui-ci se doit de présenter les principes et les étapes de la démarche de manière aussi claire et ordonnée que possible. Il doit aider le chercheur débutant à progresser dans sa recherche en sachant où il va et pourquoi il procède comme il le fait. Outil didactique, un manuel procure un fil conducteur, des repères et des normes de travail. On l'a dit : il faut de la méthode, et pas n'importe laquelle. Sans quoi le travail s'égaré dans la confusion et perd toute rigueur. La rigueur consiste précisément en une adéquation entre ce que le chercheur avance comme enseignements de ses travaux et ce qui l'autorise à les avancer : des concepts précis,

une méthode non arbitraire, des observations faites « dans les règles de l'art » et, surtout, la cohérence générale de la démarche de recherche mise en œuvre.

Toutefois, rigueur n'est pas synonyme de rigidité, bien au contraire. La démarche présentée ici ne doit pas être mise en œuvre de manière mécanique (comme une succession de normes précises où la finalité serait perdue de vue) ni ritualiste (comme la répétition stéréotypée de gestes sacrés). Une recherche est toujours un processus de découverte, une aventure intellectuelle qui se réalise dans un contexte concret et, pour une large part, imprévisible. Elle réserve toujours son lot de bonnes et de mauvaises surprises. Pour en retirer les enseignements les plus riches, le chercheur devra faire preuve de souplesse et d'une capacité d'adaptation. Il devra régulièrement revenir en arrière, reformuler une hypothèse trop sommaire ou inadéquate, redéfinir un concept avec plus de justesse, tantôt simplifier, tantôt complexifier son cadre théorique, retourner sur le terrain et procéder à un supplément d'observations pour récolter des informations manquantes non envisagées dans son plan de travail, voire se poser de nouvelles questions que l'observation elle-même va lui imposer. Une application rigoriste de la démarche exposée dans ce manuel peut être une réaction de peur et le signe d'un manque de confiance en soi. Ces sentiments sont parfaitement normaux et compréhensibles dans la tête du débutant en recherche sociale. Mais, après avoir bien étudié tous les mouvements de bras et de jambes, l'apprenti nageur doit bien, tôt ou tard, lâcher le bord de la piscine, du moins s'il veut apprendre à nager.

PREMIÈRE ÉTAPE

# La question de départ